

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JANVIER 2005 - N° 572

RACHEL BESPALOFF : *Cheminevements et carrefours* (éditions Vrin) ;
De l'Iliade (éditions Allia).

La réédition, par les soins de Monique Jutrin, de deux textes de Rachel Bepaloff (1895-1949), figure injustement oubliée de la France intellectuelle des années 1930 et 1940, est l'un de ces événements silencieux qui jalonnent, de loin en loin, l'activité éditoriale. Née dans une famille juive originaire d'Ukraine, Rachel Bepaloff grandit à Genève avant de gagner, à l'âge de vingt ans, le Paris de l'avant-guerre, et de rejoindre bientôt la constellation des philosophes existentiels. Dans une lettre écrite en 1947 à Daniel Halévy, l'écrivain invite à distinguer le courant de la première pensée dite *existentielle* – dont elle est, avec Léon Chestov, Benjamin Fondane, Gabriel Marcel, Jean Wahl, d'autres encore –, de la pensée dite *existentialiste* qui lui a succédé. « Sartre a détruit l'instant. Pour ma part, je ne suis pas avec les existentialistes, je suis et je reste avec les penseurs existentiels. » Loin des systèmes et des dogmes, loin du souci d'élaboration d'un discours philoso-

phique, la recherche du penseur existentiel consisterait, pour l'essentiel, à scruter l'intimité du rapport entre vie et œuvre.

Inconnue – ou presque – aujourd'hui, Rachel Bepaloff était une femme estimée, pour ne pas dire admirée de ses pairs. « C'est à n'en pas douter un des êtres les plus intelligents que j'ai rencontrés. (...) On a un peu l'impression de bégayer quand on parle de cette femme extraordinaire », dira d'elle, en 1956, Gabriel Marcel, qui n'hésitait pas à la comparer à Simone Weil. Il suffira au lecteur de savoir que Jean Wahl, l'un de ses intercesseurs principaux auprès du monde de l'édition, préfaça *Cheminevements et carrefours* (1938) et *De l'Iliade* (1943), et que ce dernier texte, lors d'une édition ultérieure en 1947, eut les honneurs d'une préface de Hermann Broch... Les anecdotes et les coïncidences de l'Histoire font le reste. Dans une présentation des lettres à Boris de Schloezer, Olivier Salazar-Ferrer, à qui l'on doit, avec Monique Jutrin, la redécouverte récente de l'auteur, évoque les lectures croisées de l'ancienne élève de Léon Chestov et de Camus. « Proche de Hannah Arendt (alors inconnue), Rachel eut le temps d'écrire une puissante étude sur l'œuvre d'Albert Camus, son dernier article : « Le monde du condamné à mort » (*Esprit*, 1950) (...) De fait, personne d'autre qu'elle n'était mieux à même de juger de la philosophie de l'absurde de Camus qui, pour écrire son *Mythe de Sisyphe*, avait lu de très près ses *Cheminevements et carrefours* (...) ». Nous arrêtons la citation au moment où le préfacer évoque l'émergence d'un « dialogue » entre Sartre et Bepaloff, autour de *Qu'est-ce que la littérature ?*

Coïncidence, enfin, plutôt qu'anecdote : la communauté d'intérêt reliant, pendant la guerre et tout à fait à leur insu, les travaux de Rachel Bepaloff et de Simone Weil. Lorsque paraît *De l'Iliade* en 1943, l'auteur de *La Pesanteur et la grâce* vient en effet de publier, dans deux numéros consécutifs des *Cahiers du Sud*, les pages de « L'Iliade ou le poème de la force »¹. Que

1. Réuni dans *La Source grecque* (Gallimard, 1953), puis repris dans le vol. 3 des *Écrits historiques et politiques*, Gallimard, 1989.

conclure de cette convergence sinon, comme le fait Monique Jutrin, qu'« elle trouve dans l'œuvre d'Homère la matière de sa propre interrogation sur la puissance du destin quand il laisse si peu de place à la liberté humaine » ? De ce rapide tour d'horizon, le lecteur pourrait conclure que la figure de Rachel Bepaloff n'aurait d'intérêt qu'en termes d'histoire littéraire. Une œuvre rare, une vie prématurément interrompue par le suicide : telles sont les données biographiques, auxquelles s'ajoute, réalité sociologique, la marginalité des femmes dans l'univers intellectuel de l'époque. Si des textes comme *De l'Iliade* et *Cheminevements et carrefours*, sans parler des articles parus dans les revues (*La Nouvelle Revue Française*, *La Revue philosophique*, *Les Lettres françaises*, *Fontaine*, etc.) et non repris, et sans oublier non plus une abondante correspondance, si ces textes, donc, intéressent l'histoire des idées (sur la pensée existentielle première mouture, sur un style, mi-philosophique mi-poétique, sans âge, toujours jeune, et qui n'est pas sans parenté avec des proses à peine plus tardives comme celle de Maurice Blanchot), ils ont aussi une qualité qui, souvent, l'excède.

Commençons par le texte le plus tardif, *De l'Iliade*. À travers une lecture comparée du poème d'Homère, de l'Ancien Testament, et plus accessoirement, de *Guerre et paix* de Tolstoï, Rachel Bepaloff s'interroge sur la « force ». La force, c'est-à-dire l'Être, bien que l'auteur, à dessein, répugne à employer ce vocable philosophique. Les dernières pages de l'essai, intitulées « Sources antiques et sources bibliques », relèvent d'un véritable acte de pensée, qui consiste à dissocier la Bible et la tradition philosophique, pour rapprocher la première d'Homère. Écrivant *De l'Iliade* en 1943, Rachel Bepaloff dit quelque chose comme : « La Bible ne suffit pas. » Qu'est-ce à dire ? La démarche de l'essayiste consiste ni plus ni moins à mettre sur un pied d'égalité *l'Iliade* et la Bible, au rebours de la tradition chrétienne qui ravale l'art de même que la pensée grecque au rang de préfiguration naïve des Écritures. La Bible suffit-elle à une compréhension pleine et entière de l'Être, s'interroge l'auteur ? Se ressaisissant du poème d'Homère comme de la

part manquante du *symbolon* civilisationnel (réduit, par la tradition des siècles, à la Bible), Rachel Bepaloff – telle est son intuition – convoque *l'Iliade*, non pas tant comme contradicteur que comme pendant, entretenant avec l'Ancien Testament aussi bien des rapports de divergence que de convergence. Composé quelques années auparavant, le recueil de *Cheminevements et carrefours* est, à l'exception notable de Kierkegaard, un ensemble de « notes » sur des contemporains (Julien Green, Malraux, Gabriel Marcel, Chestov). S'y fait jour, déjà, une étonnante pratique de la lecture des textes, tout à la fois indiscreète – très attentive, notamment, au biographique – et soucieuse de n'en jamais forcer le sens. Sa lecture, en deux temps, de Kierkegaard¹, à partir des traductions française et allemande d'époque, donne formidablement à penser.

THOMAS REGNIER²